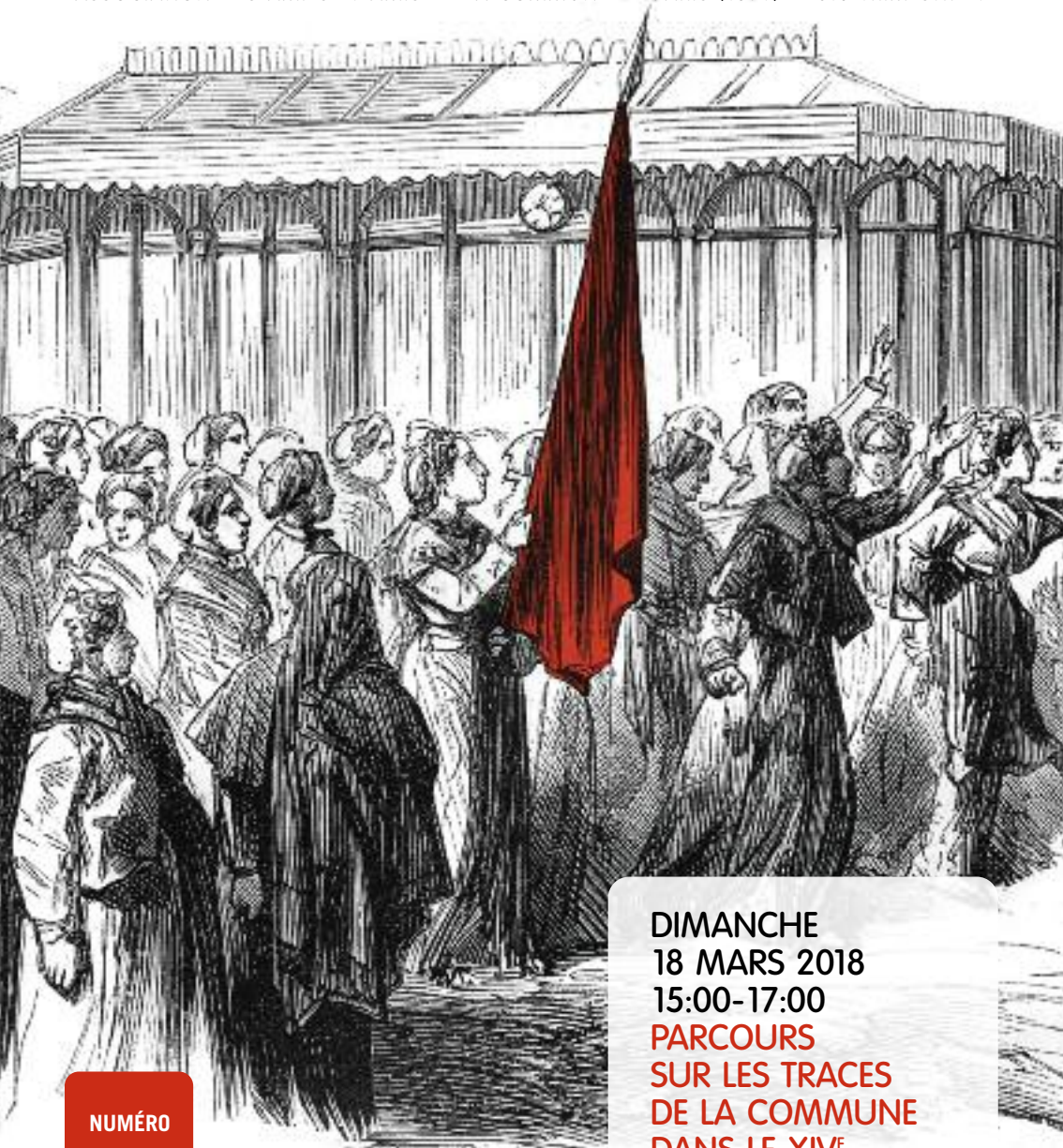


La Commune

ASSOCIATION DES AMIES ET AMIS DE LA COMMUNE DE PARIS (1871) · 2018 TRIMESTRE 1



NUMÉRO

73

DIMANCHE
18 MARS 2018
15:00-17:00
PARCOURS
SUR LES TRACES
DE LA COMMUNE
DANS LE XIV^E
ARRONDISSEMENT

Voir en page 3

En hommage à Claude Willard, nous reproduisons un éditorial qu'il avait écrit dans le bulletin des Amis de la Commune en décembre 1990, dans le cadre de la préparation du 120^e anniversaire de la Commune, et qui n'a rien perdu de son actualité.

TOUS ENSEMBLE !



Aujourd'hui, plus que jamais, ressourçons-nous à nos racines. Puisons dans notre histoire, dans notre passé commun, des raisons supplémentaires d'espérer une véritable liberté, une véritable égalité, une véritable fraternité, et de combattre pour elles. Alors que tout est fait en France pour étouffer, éteindre la flamme de la Commune, par le silence (de l'enseignement) et par la calomnie (des médias), il faut impérieusement faire connaître la Commune, fille de son époque, héritière et porteuse d'avenir. Une Commune qui, traçant une voie inexplorée, peut nourrir nos réflexions, par exemple sur la participation des masses, des ouvriers, des femmes, des jeunes, sur la démocratie, l'autogestion, le rejet de la bureaucratie etc., sans évidemment y chercher leçons ou modèles. À temps et à problèmes nouveaux, solutions nouvelles.

Pour faire connaître la Commune de Paris dans toute sa complexité, dans toute sa richesse, et sans la momifier, nous avons besoin de vous tous.

Sensibilisation de la presse, de la radio et, si possible, de la télévision ; une multitude de conférences-débats, dans les quartiers, les écoles, les comités d'entreprise avec une exposition itinérante. Aidez-nous à susciter de telles réunions qui feront connaître aux jeunes et aux moins jeunes l'œuvre et les apports de la première révolution ouvrière mondiale.

Tous ensemble, faisons revivre et fructifier l'héritage fécond de la Commune de Paris.

 **CLAUDE WILLARD** / DÉCEMBRE 1990

EN COUVERTURE

*La manifestation des femmes
du 3 avril 1871*



DIMANCHE
18 MARS 2018
15:00-17:00
PARCOURS
SUR LES TRACES
DE LA COMMUNE
DANS LE XIV^E
ARRONDISSEMENT

Le dimanche 18 mars 2018, nous célébrerons le début de la Commune de Paris 1871 dans le XIV^e arrondissement. Au cours de ce parcours, nous mettrons l'accent sur la mobilisation populaire en 1871.

LA COMMUNE : UN PEUPLE EN MOUVEMENT

15 H 00

Rassemblement place Denfert-Rochereau, à l'angle du boulevard Raspail et de la rue Froidevaux.

Prise de parole : La Commune de Paris et Mai 68

15 H 30

Au monument aux Fédérés du cimetière du Montparnasse, par la rue Froidevaux et la rue Émile-Richard (entrée du petit cimetière)

Breve intervention historique : la Semaine sanglante dans le XIV^e et Maxime Vuillaume

16 H 00

131 avenue du Maine, par la rue Gassendi et la rue Liancourt (coin de la rue Liancourt et de l'avenue du Maine)

Intervention : La Garde nationale et les clubs dans le XIV^e

16 H 30

147 rue du Château

Nous traverserons l'avenue du Maine pour prendre la rue Maison-Dieu et descendre la rue Asseline jusqu'à la place de Moro-Giafferi, à l'angle de la rue Asseline et de la rue du Château.

Intervention : Les coopératives, Nathalie Le Mel et Eugène Varlin

16 H 50

Sur le parvis de la Mairie du XIV^e

Nous remonterons la rue du Château jusqu'à l'avenue du Maine et prendrons la rue Mouton-Duvernet jusqu'à la Mairie du XIV^e.

Intervention : L'œuvre de la Commune dans le XIV^e arrondissement

17 H 00

Fin du parcours du 18 mars 2018

AUGUSTIN AVRIAL 1840-1904

SYNDICALISTE, COMMUNARD ET INVENTEUR



Il n'est pas le plus connu des acteurs de la Commune. Son nom n'a pas la notoriété d'un Varlin, d'un Delescluze ou d'un Vaillant. Pourtant, il est assez représentatif de ces militants ouvriers qui se sont soulevés au printemps 1871. Et il eut, après la Commune, une trajectoire originale.

Fils de forgeron, né à Revel (Haute-Garonne) le 20 novembre 1840, Augustin Avrial travaille d'abord comme apprenti forgeron avec son père. En 1857, à l'âge de 17 ans, il « monte » à Paris, trajectoire assez semblable à celle de nombreux Parisiens de l'époque, tel son compatriote Jean

Allemane, originaire lui aussi de Haute-Garonne. En 1859, il s'engage dans l'armée, au 54^e régiment de ligne, et sert en Algérie jusqu'en 1865. De retour à Paris, il travaille à l'usine de moteurs à gaz d'Étienne Lenoir¹, située rue de la Roquette, et se lie avec des « internationaux » (membres de l'Association Internationale des Travailleurs ou Première internationale), plutôt d'obédience proudhonienne.

Le 5 mai 1866, il épouse à la mairie du XI^e arrondissement Louise Talbot, ouvrière comme lui, avec laquelle il formera un couple militant. Dans les années 1860, ils habitent dans le XI^e, successivement au 74 rue du Chemin Vert, au 182 rue de la Roquette, au 37 rue Bréguet, puis au 51 rue Sedaine.

LE SYNDICALISTE

Dans le Paris de la fin du Second Empire, marqué par une effervescence sociale grandissante, Avrial s'implique activement dans les premières tentatives d'organisation de la classe ouvrière. En avril 1867, il participe à la réunion des délégués ouvriers à l'Exposition universelle de Paris (1867), qui se tient à l'école de filles du passage Raoul (aujourd'hui rue Bréguet), et qui donne naissance à la Fédération parisienne des sociétés ouvrières.



Le Conseil de la Commune. Avrial est le dernier à droite, debout, à côté de Delescluze.
Montage photographique

Mécanicien, il est l'un des fondateurs, en 1868, de la Chambre syndicale des ouvriers mécaniciens — le plus important syndicat à l'époque —, et adhère en 1869 à l'Internationale, dont il est l'une des « chevilles ouvrières » à Paris. En 1868-1869, il est de toutes les actions de solidarité avec les mouvements sociaux : soutien aux ouvriers marbriers et aux ouvriers mégissiers en grève, soutien à la grève du Creusot, protestation contre le massacre d'Aubin (près de Decazeville). Cela lui vaut d'être arrêté quelques jours avant le plébiscite du 30 avril 1870 et condamné, le 8 juillet, lors du troisième procès de l'Internationale, à deux mois de prison. Il est l'un des premiers signataires, ainsi que sa femme, du manifeste *Aux travailleurs de tous les pays* (12 juillet 1870), qui proteste contre la déclaration de guerre à la Prusse. Libéré après la révolution du 4 septembre et la proclamation

de la Troisième République, il est nommé à la commission municipale du XI^e arrondissement. Pendant le siège, il crée, avec le soutien du maire du XI^e, Jules Mottu, une entreprise de transformation des fusils aux 75 et 185 de la rue Saint-Maur.

LE COMMUNARD

Battu aux élections législatives de février 1871, il est élu le 12 mars à la tête du 66^e bataillon de la Garde nationale, dans le XI^e arrondissement. Le 18 mars, il est l'un des meneurs du mouvement qui donne naissance à la Commune de Paris. Il est de ceux qui organisent à Montmartre la résistance au coup de force de Thiers, fait marcher ses hommes vers la place de la Bastille et organise la défense du XI^e en construisant des barricades. Il est aussi au fort d'Issy le 30 mars, face aux versaillais, à

la tête du 66^e bataillon, puis le 3 avril à la bataille de Meudon, aux côtés d'Eudes et de Ranvier.

Le 26 mars, il est l'un des sept élus du XI^e arrondissement au Conseil de la Commune et est désigné le 29 mars à la Commission du Travail et de l'Échange. À ce titre, il est à l'initiative de la réquisition des entreprises abandonnées par leur patron et de leur transformation en sociétés coopératives ouvrières. La gestion du Mont-de-Piété est également l'une de ses préoccupations essentielles : il présente un décret prévoyant la restitution gratuite à leurs propriétaires des objets déposés au Mont-de-Piété d'une valeur inférieure à 50 francs, montant limité à 20 francs après une intervention de Jourde.

Le 10 avril, il est nommé à la Commission exécutive, et le 20 avril, lors de la réorganisation de la Commune, il entre à la Commission de la guerre, avec Delescluze. Le 2 mai, il devient directeur général du matériel d'artillerie et, à ce titre, a la responsabilité de veiller aux approvisionnements en armes, notamment en obus, fabriqués par une coopérative ouvrière située au 60 rue Saint-Maur. Pendant la Semaine sanglante, il est sur les barricades et organise la défense du quartier du Château-d'Eau. Le 25 mai, il est aux côtés de Delescluze lorsque celui-ci est abattu sur la barricade de la place du Château-d'Eau².

Recherché après la Semaine sanglante, condamné à mort par contumace en 1873, il se réfugie d'abord à Londres, puis s'établit en Alsace, à Schiltigheim, où il fonde une entreprise de construction mécanique qui fabrique des machines destinées aux brasseries. Il y emploie une trentaine d'ouvriers, militants de l'Internationale pour beaucoup, vus par les autorités allemandes comme une « petite Commune ». Chassé d'Alsace en raison de ses « activités subversives », il réside ensuite en Suisse de 1876 à 1880.

Amnistié le 11 juillet 1880, il est de retour à Paris, où sa femme et ses enfants l'avaient précédé dès 1878. Adhérent de l'Alliance socialiste républicaine, qui regroupe nombre d'anciens communards, il est nommé, grâce à Gambetta, contrôleur du matériel ferroviaire à Montluçon. Toujours engagé, on le retrouve dans toutes les manifestations d'anciens communards, notamment aux obsèques de Blanqui (1881), de Vallès (1885). Il milite au Parti ouvrier socialiste révolutionnaire (POSR) de Jean Allemane, mais contrairement à d'autres anciens communards, il ne fait pas de carrière politique. Revenant à sa vocation initiale, il entame une carrière d'inventeur et de chef d'entreprise.

L'INVENTEUR ET L'ENTREPRENEUR

Il s'implique dans l'Exposition universelle de 1889, dont la thématique — « La Révolution française » — l'enthousiasmait. Fort de ses relais dans le monde ouvrier, il fonde le « Syndicat industriel et commercial Avrial et Cie », prestataire de services pour les installations de l'exposition. Cette société propose aux exposants toute la gamme de



La machine à coudre Avrial



services nécessaires à leur installation (devis, plans, assurances, transport, achat de matériaux) et publie un bulletin bimensuel, *Les Chantiers de Paris et de l'Exposition universelle de 1889*, qui informe de l'actualité des travaux. Avrial crée aussi en 1887 la « Ligue parisienne du Métropolitain aérien », pour promouvoir ce mode de transport et « créer un mouvement d'opinion en faveur de la solution aérienne au moyen de conférences, réunions, brochures, etc. ». Des réunions ont lieu dans les arrondissements afin de « permettre à l'opinion de se manifester par l'organisation d'un vaste pétitionnement ». Mais le projet avorte dès 1889.

En 1891, il dépose un brevet pour une « couseuse pneumatique » — c'est-à-dire une machine à coudre — qu'il avait conçue pendant ses années d'exil. Il s'associe avec Lucien Deslinières (un socialiste lui aussi) pour fonder la Compagnie française des Machines à Coudre, qui produit et commercialise la « machine Avrial ». En 1893, il fait don à la ville de Revel, sa commune natale,

de quatre machines à coudre destinées aux meilleures élèves des écoles de la ville. Mais la compagnie fait faillite en 1896.

À la même époque, Avrial dépose un brevet pour un « motocycle à pétrole ». Il motorise un tricycle, que l'on va appeler le Triporteur Avrial, présenté au Salon de l'Automobile de 1901.

Au total, malgré une activité foisonnante, Avrial a connu beaucoup d'échecs et, s'il a traversé des périodes d'aisance, il n'a pas amassé de fortune. En 1901, il sollicite une recette ruraliste dans le département de la Seine. Il en obtient une... mais à Fécamp (Seine-Maritime).

C'est là qu'il décède d'une congestion pulmonaire le 9 décembre 1904. Sa mort réduit à six le nombre de survivants de la Commune. Une foule nombreuse accompagne sa dépouille de la gare Montparnasse au Père Lachaise, où il est incinéré et où le Conseil municipal de Paris lui attribue en 1905 une concession perpétuelle. Sa femme Louise Talbot l'y rejoindra en 1923.

■ MICHEL PUZELAT

(1) Étienne Lenoir (1822-1900) est l'inventeur, en 1860, du premier moteur à explosion à deux temps, fonctionnant au gaz, qu'il produit dans son usine de la rue de la Roquette. Il n'a rien à voir avec Joseph Lenoir qui, associé à François Richard, a donné son nom au boulevard Richard-Lenoir. (2) Ancien nom de la place de la République.

Sources : Les informations utilisées pour cet article proviennent pour l'essentiel de : Jean-Paul Calvet (dir.), *Augustin Avrial, un communard inventif (1840-1904)*, Société d'Histoire de Revel-Saint-Ferréol, collection Lauragais-Patrimoine, 2015. Voir la note de lecture de notre ami John Sutton dans *La Commune*, n° 66, 2^e trimestre 2016 ; Alain Dalotel et John Sutton, « Un communard oublié : le mécanicien Avrial », *Gavroche*, n° 110, mars-avril 2000, p. 8-12. John Sutton a incarné Augustin Avrial dans le film de Peter Watkins, *La Commune de Paris*, 2000.

LA COMMUNE DES ARTS ET LA FÉDÉRATION DES ARTISTES D'UNE RÉVOLUTION L'AUTRE 1789/1871

La comparaison entre les luttes artistiques de la Révolution et de la Commune apporte de nombreuses surprises pleines d'enseignements pour notre temps. D'abord, il est nécessaire d'avoir en tête la durée longue de la révolution de 1789-1793, par rapport à la brièveté de la Commune de mars à mai 1871. Ensuite, de savoir que le souvenir de la première était encore vivant dans les esprits, comme en témoigne la représentation du grand-père révolutionnaire de Courbet, au premier plan et en costume d'époque, dans *L'Enterrement à Omans*, peint en 1851. Enfin, si Paris est le centre de l'activité dans les deux cas, la capitale parle au nom de la Nation dans le premier et se propose en exemple autonome dans le second.

LA LIBERTÉ D'EXPOSER

En 1789, l'Académie royale est le siège des luttes entre conservateurs, réformateurs et radicaux, qui vont jusqu'à boycotter le Salon officiel. La Révolution a des soutiens chez les jeunes : en août, les élèves organisent des gardes pour protéger les œuvres exposées. Onze femmes artistes ou femmes d'artistes, vêtues de blanc et d'une ceinture tricolore, viennent à Versailles à l'Assemblée nationale offrir leurs bijoux pour réduire la dette publique. En mars 1790, David se positionne publiquement pour la suppression de l'Académie, où les réunions contradictoires se suivent, et

fonde avec Restout¹ la Commune des Arts, qui rassemble environ 300 artistes libres. Le Salon est organisé en 1791, premier Salon libre de l'histoire, où exposent 250 artistes, contre 88 au salon précédent et 360 au suivant en 1793. Cette même année, l'Académie est supprimée en septembre, les ex-académiciens sont invités par la Commune des Arts à livrer leurs titres et brevets aux flammes après que le mari d'Elisabeth Vigée-Lebrun eut rendu ceux de sa femme, alors en exil. Le 10 août 1793 un grand autodafé est organisé par David pour la Fête de l'Unité. On y brûle des tableaux et des livres au pied d'une statue de la Liberté en plâtre et devant des spectateurs installés dans des gradins. L'Institut de France est créé deux ans plus tard en remplacement des quatre académies.

Par contre, la Fédération des artistes de 1871 ne perd pas son temps à s'occuper d'une académie déconsidérée dans le milieu artistique et à brûler quoi que ce soit. Elle proclame le 13 avril « *la libre expansion de l'art, dégagé de toute tutelle gouvernementale et de tous privilèges* », mais, si elle réunit 400 artistes au grand amphithéâtre de l'École de médecine, elle n'a pas le temps d'organiser le fameux Salon pendant l'été.

L'ÉGALITÉ DES DROITS

En 1790, les débats sur le sujet de l'égalité font rage. En septembre, les rares femmes de l'Académie prennent la parole et obtiennent la suppression du quota de quatre², le droit de vote et d'enseigne-



Marie-Guillemine Benoist,
Portrait d'une femme noire,
1800, Musée du Louvre

Élève de David,
Marie-Guillemine Benoist
présente au Salon de 1800
ce tableau qui est vu
comme un manifeste
de l'émancipation
des esclaves.

ment. Deux jours plus tard, ces décisions sont reniées, au motif que les opinions exprimées avaient été soutenues avec une chaleur immodérée et qu'il n'était pas convenable que des femmes viennent s'immiscer dans la rédaction de statuts qui ne les concernent pas ! Les officiers de l'Académie, particulièrement conservateurs, se prononcent à la fin de l'année carrément pour l'exclusion des femmes. En 1791, les réformateurs proposent un projet d'Académie « centrale » fondé sur le principe d'égalité entre tous les arts et genres, même si les femmes y ont encore un traitement spécifique : pas de droit de vote, limitation aux têtes, mains et pieds pour l'étude des modèles vivants ! La Commune des Arts ne propose pas mieux : « *L'étude est contraire*

aux mœurs qui conviennent aux femmes, dont la véritable vocation est d'être épouse, mère et maîtresse de maison ». Signé Restout.

En 1871, pendant la Commune de Paris, à l'assemblée générale de la Fédération des artistes, on ne relève apparemment aucun nom de femme parmi la liste des artistes élus au suffrage universel au Comité exécutif composé de quarante-six membres. Pourtant les citoyennes comme les citoyens qui justifient de la qualité d'artistes pouvaient prendre part au vote. On ne sait pas non plus si des femmes se trouvaient parmi les quatre cents présents.

LA SAUVEGARDE DE TOUS DANS LA FRATERNITÉ

La dissolution des corporations a libéré les artistes

des ateliers artisanaux mais pas des traditions. Pour permettre leur indépendance réelle, des associations se forment dès 1789. En novembre 1790, la société « Commune des arts qui ont le dessin pour base », qui est le nom complet de ce que l'on appellera plus simplement la Commune des Arts, demande, entre autres, la création d'un musée national et d'un « concours de talents à la place de la sélection par les privilèges ». L'accès de l'art à tous est soutenu par le « plan d'organisation d'une société destinée à l'avancement des sciences et des arts », rédigé à la demande de la Convention en 1793. Mais la Commune des Arts, devenue « Commune générale des Arts », est dissoute, remplacée par la « Société populaire et républicaine des Arts », qui refuse d'admettre les femmes. La fraternité a du plomb dans l'aile, le code civil napoléonien fera le reste. A son retour d'exil, en 1801, Elisabeth Vigée-Lebrun sera sidérée de voir dans les dîners et salons en ville, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre ! Mais il restera la création d'un musée ouvert à tous et l'adoption révolutionnaire de l'enseignement pour tous en 1793 sous l'impulsion de Louis-Joseph Charlier.

En 1871, le comité des artistes élu au suffrage universel avait un mandat précis en direction du peuple : « la mise en lumière de tous les éléments du présent ». Pour cela, il veut créer un *Officiel des arts*, journal ouvert à toutes les opinions et tous les systèmes esthétiques. Il y avait aussi la « conservation des trésors du passé et la génération de l'avenir par l'enseignement ». Louise Michel, institutrice et dessinatrice, Nathalie Le Mel, libraire, ont joué un rôle important pour populariser des idées qui ne se généraliseront qu'avec la III^e République. Après la Commune de Paris, Jules Ferry restaure l'instruction obligatoire et gratuite en 1881, laïque l'année d'après.

Cette lenteur de la société aux changements se traduira par une individualisation de plus en plus grande dans le style des artistes, ce qui entraînera une concurrence pour la célébrité et l'abandon presque

total de toute fraternité dans ce domaine. Cependant les luttes du passé et leur reconnaissance permettent l'avancée toujours renouvelée de la résolution des contradictions constitutives de tout mouvement.

➤ EUGÉNIE DUBREUIL

(1) Jean-Bernard Restout (1732-1797) : issu d'une dynastie de peintres, reçu à l'Académie royale de peinture en 1769, président de la Commune des Arts en 1790 ; (2) Règle, fixée en 1783, qui limite à quatre le nombre de femmes admises à l'Académie royale de peinture.

Références : Marie-Josèphe Bonnet, *Liberté, égalité, exclusion. Femmes peintres en révolution, 1770-1804*, Éd. Vendémiaire, 2012 ; Séverine Sofio, *Artistes femmes. La parenthèse enchantée, XVIII^e-XIX^e siècles*, CNRS éditions, 2016 ; *La Commune et la culture*, Les Amies et Amis de la Commune de Paris 1871.

Rectificatif

À PROPOS DES DÉPARTS POUR LA NOUVELLE-CALÉDONIE

En complément aux articles sur *L'année terrible* parus dans les bulletins de *La Commune* n°70 et 71, Marc Dessaf, adhérent de notre association et de son comité Pays de Loire, précise que le premier départ pour la Nouvelle-Calédonie a eu lieu le 21 novembre 1871 au départ de Toulon, sur le *Jura*, et le 20^e et dernier convoi le 10 juillet 1878 au départ de Brest.

➤ GEORGES BEISSON

cf. : Roger Pérennès, *Déportés et forçats de la Commune de Belleville à Nouméa*, Nantes, Ouest Éditions, 1991, 580 p.

LOUISE MICHEL (RE)BIENVENUE EN PROVENCE !

Les Bouches-du-Rhône s'enrichissent d'une nouvelle appellation d'origine contrôlée (AOC) car, depuis le 4 juillet 2017, le nom de Louise Michel figure au fronton d'une école publique située dans le nord du département. Ce ne sont pas moins de cinq établissements scolaires qui ont adopté le patronyme de Louise Michel, ici, rien que dans les Bouches-du-Rhône. C'est dire que cette grande dame, qui fut appelée la « Vierge rouge », jouit, chez nous, d'une immense popularité !

En ce mardi 4 juillet, la cérémonie commence par la remise, sous le préau, des dictionnaires offerts par la commune aux élèves de CM2 qui intégreront le collège en septembre prochain. Tradition du livre, que madame la directrice, Julie Barriol, ne manque pas de perpétuer en ce grand jour d'inauguration qui précède les grandes vacances... Puis les participants se dirigent vers le centre de la cour, face au hall d'entrée dont la partie supérieure arbore trois drapeaux tricolores jouxtant un voile, dont on devine qu'il masque le nom de Louise Michel. C'est d'abord Pierre Ferrier, adjoint délégué, qui rappelle brièvement l'histoire de l'école depuis sa création en 1872. Georges Jullien,



le maire de Noves ainsi que de sa ville-sœur de Paluds-de-Noves, intervient à son tour. Il remercie les élus présents, les représentants des associations, la directrice ainsi que l'ancien directeur, Louis-Pierre Fabre, qui œuvra tant et tant afin de permettre à l'école de nous apparaître, aujourd'hui, sous un jour aussi flatteur. Il remercie encore Henriette et Michel Boutelier, membres actifs des Ami.e.s de la Commune de Paris 1871, M. François Otto, président du secteur Nord-Alpilles de la Ligue des Droits de l'Homme, les parents et les enfants présents en cette fin d'après-midi festive. Enfin, pour clore le cérémonial, notre maire rappelle qui fut Louise Michel et met l'accent (provençal...) sur la mission qu'elle mena parallèlement à la

Commune de Paris, à savoir l'éducation des enfants — des filles d'abord, puis des garçons et des filles sans distinction. D'abord en Haute-Marne, où elle vit le jour, puis dans le quartier parisien des Batignolles (aujourd'hui dans le XVII^e arrondissement), enfin, tout au long de son exil-déportation en Nouvelle-Calédonie, pendant près de sept ans (1873-1880), où elle organisa une école pour les enfants kanaks. Malgré l'éloignement, elle entretint une correspondance suivie avec Clemenceau et Victor Hugo. Georges Jullien

Saint-Charles. Ce fut après une série de conférences qu'elle avait données en Algérie, puis dans la région marseillaise et dans le Var. Sa dépouille demeura douze jours dans la salle de dépôt du cimetière Saint-Pierre. Pas moins de 10 000 personnes suivirent le cortège funèbre en direction de la gare Saint-Charles, d'où le train emmenait leur héroïne jusqu'à Paris. Tant à Marseille qu'à Paris ou à Levallois, l'on entendit « Vive la Commune ! », suivi de *L'Internationale*. Son inhumation eut lieu au cimetière de Levallois-Perret, où elle repose près de sa mère. Là, c'est un

immense cortège de 120 000 personnes qui l'accompagna. C'est dire si toutes les couches de la société se retrouvaient dans les idéaux et les actions de Louise, enseignante, poétesse, pédagogue, écrivaine, journaliste, communarde, anarchiste, femme politique, féministe, et sans doute très proche de la franc-maçonnerie.

Sait-on aussi qu'Arthur Rimbaud, africain également pour un temps, décéda à Marseille, non loin de l'hôtel Oasis en 1891 ? C'est en effet à l'hôpital de la Conception qu'il rendit son dernier souffle. Arthur, l'Ardennais de Charleville, s'il ne prit pas part à la lutte armée aux côtés des communards au cours des 72 jours que dura l'insurrection,

fut présent — on le sait — à leurs côtés et soutint fermement leur action. On retiendra de lui deux poèmes datés de mai 1871, dédiés à ses compagnons et à la capitale révoltée : *Chant de guerre parisien* et *L'Orgie parisienne ou Paris se repeuple*.



achève son discours en rappelant que Louise Michel a lutté toute sa vie pour les droits des femmes, à une époque où cela n'était pas de mise. Enfin, il fait une allusion à Simone Veil, une grande dame elle aussi, qui vient tout juste de nous quitter.

Chacun sait que Louise Michel est décédée à Marseille en 1905, dans une chambre de l'hôtel Oasis, situé au bas des escaliers de la gare

PARIS LE RENDEZ-VOUS DU 18 MARS JOUÉ DANS UNE ÉCOLE DU 13^E ARRONDISSEMENT

Toutes et tous étaient bien là, ce matin de novembre, pour assister dans le préau de leur école à ce nouveau *Rendez-vous du 18 mars*.

110 élèves de CM2 sur des bancs, et nous face à eux pour transmettre ce grand moment de l'histoire, de leur histoire, qu'est la Commune de Paris.

Nous étions attendus. Les enseignants avaient préparé cette rencontre à partir de bandes dessinées, de photos, de témoignages, d'échanges.

L'attente était visible par ce silence, ces regards, cette attention exprimés par ces enfants impatientes de découvrir ce Paris qu'ils ne connaissaient pas. Puis c'est l'arrivée de la troupe, accompagnée de la musique, et Marianne qui s'adresse aux enfants, tout d'un coup transportés sur la place de l'Hôtel de Ville. Et la magie du théâtre s'est réalisée. Devant eux, des héros, des Parisiennes et des Parisiens qui se soulèvent. Les élèves nous avaient imaginés. Nous leur montrons la réalité de cette page de l'histoire écrite pour eux.

Cette 12^e représentation, comme les précédentes, a été pour nous, une première. Après la Fête de l'Humanité et les 300 spectateurs du chapiteau des Arts Vivants, ce sont des enfants qui

nous accueillent dans ce préau d'école. L'absence de scène, de distance avec les spectateurs a créé une relation quasi fusionnelle entre ces enfants et la troupe, où nous étions leurs grands-parents d'un jour, venus là pour évoquer le combat et l'engagement de leurs ancêtres parisiens.

Les questions posées après la pièce ont exprimé la bonne réceptivité et la compréhension des messages transmis. Les inégalités homme/femme, les bons et mauvais députés, le nombre de morts, l'engagement des villes de province, la Commune dans leur arrondissement, les raisons de la guerre contre la Prusse et les versaillais, les enfants et la Commune, sont quelques-unes des questions qui ont prolongé et approfondi ce rendez-vous.

Un grand merci aux personnels de l'école et aux parents d'élèves pour cette invitation et pour leur accueil. En partant, des élèves sont venus nous saluer. C'était bien sûr, nos amies et amis communs qu'ils avaient devant eux.

Ce moment fort en rencontres et transmissions sera poursuivi. D'autres écoles sont intéressées. Des contacts sont en cours pour de nouveaux rendez-vous avec l'Histoire.

➤ GÉRARD BLANCHETEAU



LES AMI.E.S DU DOUBS CÉLÈBRENT COURBET

Notre groupe d'une dizaine de personnes se réunit régulièrement, et les projets ne manquent pas.

En ouverture de l'exposition « Courbet et les artistes de la Commune » au musée d'Ornans, du 23 décembre 2017 au 23 avril 2018, notre groupe a organisé une conférence, présentée par Martine Chevillard et Gaston Bordet, dans le musée où étaient présents une petite trentaine d'auditeurs. Rappelant que quatre Francs-Comtois, Pierre-Joseph Proudhon, Victor Hugo, Gustave Courbet, sans oublier Charles Fourier, étaient présents par les actes ou par les idées dans le processus de la Commune. Les propos de nos deux conférenciers ont été illustrés par la projection de diapos extraites de l'exposition.

Notre deuxième projet, plus festif, se déroulera le samedi 10 mars 2018 à la salle des fêtes de Morre où nous organiserons une soirée cabaret.

Dernier point : le 31 décembre 2017, date anniversaire du décès de Courbet, nous sommes allés déposer une gerbe sur sa sépulture ; puis nous avons fêté la permanence de nos idées en buvant quelques communards à l'atelier, pour que vive la Commune !

ALAIN JEANNIN



UNE EXPOSITION COURBET À ORNANS

Le musée Courbet, à Ornans (Doubs), propose une exposition-dossier sur l'implication des artistes durant la Commune de Paris. Elle évoque en particulier la Fédération des artistes, dont Gustave Courbet fut le président. Pour le peintre, les beaux-arts sont une composante importante de l'État, mais leur organisation ne peut dépendre que des artistes eux-mêmes, regroupés au sein d'une fédération. Ainsi l'organisation du Salon annuel, l'administration des musées, l'enseignement de l'art et les commandes publiques seront repensés.

Avec des œuvres de Courbet et des membres de la Fédération, avec des documents d'archives et des témoignages de communards, l'exposition témoigne de cet essai de refondation.

Musée Courbet, Ornans (Doubs). *Gustave Courbet et la Fédération des artistes sous la Commune*. Du 23 décembre 2017 au 23 avril 2018. Tlj sauf mardi, de 9 h à 12 h et 14 h à 17 h. En avril : 10 h-12 h et 14 h-18 h. www.musee-courbet.fr



AUTOUR DE L'EXPOSITION COURBET

À l'occasion de l'exposition « Courbet et la Fédération des artistes pendant la Commune de Paris » au musée Courbet d'Ornans (23 décembre 2017-23 avril 2018), des ami.e.s locaux de l'association organisent une soirée :

- Samedi 10 mars 2018, à 19 heures

1871, la Commune et Courbet en chansons

avec la Chorale populaire rouge

Salle des fêtes du village de Morre (25660), entre Besançon et Ornans. Avec buvette et petite restauration communarde.

Information transmise par Jean-Philippe Faille



TROIS CONFÉRENCES AU MUSÉE COURBET

Durant cette exposition notre association tiendra plusieurs conférences au Musée Courbet :

- Dimanche 21 janvier - 15 heures

Histoire de la Commune

par Jean-Pierre Theurier

- Dimanche 18 février - 15 heures

Les arts, la culture et la Commune

par Jean-Louis Robert

- Dimanche 11 mars - 15 heures

Les femmes et la Commune

par Michel Pinglaud

LE COMITÉ CREUSOIS VOIT LE JOUR

En juin 2017, nos amis creusois ont organisé à Guéret une semaine communarde, après avoir proposé, en janvier de cette même année, un spectacle en chansons sur la Commune de Paris.

À cette époque, l'idée d'un comité creusois germait dans l'esprit de Bernard Bondieu, membre des Amis de la Commune depuis plus de 20 ans, et qui anime déjà une association multiculturelle à Lascoux près de Guéret. Il savait depuis longtemps que les Creusois, et notamment les maçons, avaient payé un lourd tribut à la Commune de Paris (entre 1500 et 3000 Creusois sont morts sur les remparts pendant le siège prussien et la Semaine sanglante) et pensait que c'était justice d'en garder la mémoire. C'est lors d'un bon repas pris avec des amis communs, que l'idée de cette semaine communarde a pris forme. Après de nouvelles manifestations locales liées à la Commune de Paris, la création d'un comité creusois s'imposait et ce fut chose faite le 2 novembre 2017.

C'est avec un immense plaisir que l'association des Amies et Amis de la Commune de Paris 1871 accueille ce nouveau comité départemental.

JEAN-LOUIS GUGLIELMI

correspondant parisien

LE COMITÉ CREUSOIS

Après la semaine communarde de juin et les liens créés avec le bureau national et avec le comité berichon, nous avons œuvré à la création du comité creusois et, ce faisant, doublé le nombre d'adhérents de notre département.

Nous avons procédé à la constitution d'un bureau



dont voici la composition : José Baquero, président ; Bernard Bondieu, secrétaire ; Jean-Paul Mazure, secrétaire-adjoint ; Annie Maine, trésorière ; Françoise Dubois-Aupetit, trésorière adjointe. Le comité creusois aura son siège au 6, Lascoux – 23220 Jouillat. Tél. 05 55 51 22 39. Une adresse mail a été créée : 1871commune23@orange.fr

Des objectifs ont été fixés :

- Sachant que les migrants de toutes les régions, voire de l'étranger, ont joué un rôle non négligeable dans les événements de 1871, nous avons décidé de mener un travail commun sur le rôle des migrants creusois dans la Commune de Paris et la réalisation d'une brochure sur ce thème ; on peut rappeler qu'il s'agit d'une des communautés qui a le plus donné (953 migrants creusois ont été jugés par les conseils de guerre pour leur participation à la Commune, dont 487 ont été effectivement déportés).

- La création d'un fonds de bibliothèque, dont feront évidemment partie les ouvrages de Jean Chatelut, *La Commune de Paris 1871 avec les ouvriers maçons des confins Berry, Marche et Limousin* et *Oubliés de l'histoire. Les Limousins de la Commune de Paris 1871*, de Stéphane Trayaud et le texte *Assez tué !* d'Alfred Assolant, écrivain creusois (1827 – 1886).

- À court terme, en 2018, à l'occasion de la Journée internationale des droits des femmes, nous proposons à la salle des fêtes de Saint-Sulpice-le-Guérétois :

Le mercredi 7 mars, à 20 h 30, un spectacle autour de la Commune de Paris 1871.

Le jeudi 8 mars, à partir de 17 h, une exposition sur le rôle des femmes pendant la Commune, agrémentée de lectures croisées et à 20 h 30 une conférence de Françoise Bazire sur le thème « Les femmes dans la Commune de Paris ».

LE BUREAU DU COMITÉ CREUSOIS

MARSEILLE : À LA MÉMOIRE DE GASTON CRÉMIEUX

Le 3 décembre 2017, malgré un vent glacial, nous nous sommes réunis à plusieurs à Marseille, dans les jardins du Pharo, pour rendre hommage à Gaston Crémieux, sur les lieux où il a été fusillé sur l'ordre d'Adolphe Thiers, le 30 novembre 1871.

La prise de parole des Amies et Amis de la Commune a porté sur l'action de cet « avocat des pauvres », comme l'avait surnommé la bourgeoisie locale qui le considérait comme un traître.

Il est vrai que cet avocat, qui ne supportait pas les injustices, et dont la fibre patriotique n'ac-

ceptait pas la reddition de la France de Napoléon III à la Prusse, a joué un rôle de leader dans les insurrections de Marseille de 1870-1871.

Le représentant de la Libre Pensée — Gaston Crémieux était libre penseur — a fait, lui, le lien avec les 639 fusillés pour l'exemple de la guerre 14-18, dont le centenaire réveille la mémoire, et rappelé les mutineries de 1917, année qui fut aussi en Russie celle d'événements révolutionnaires dans la ligne de la Commune, même si la suite a été loin de répondre aux espoirs soulevés.

De même qu'il y a une action pour la réhabilita-

tion des fusillés pour l'exemple, nous poursuivons notre action pour que la mairie fasse apposer une plaque sur une stèle, rappelant ce que fit ce grand humaniste marseillais dans l'insurrection révolutionnaire de la ville.

Nous avons noté la présence aux côtés de notre camarade Christian Pellicani, conseiller des 1^{er} et 7^e arrondissements, de Marie-Françoise Palloix conseillère des 6^e et 8^e arrondissements, qui a porté plusieurs fois cette revendication auprès du maire de Marseille. Deux journalistes de *La Marseillaise* ont fait un compte rendu. ❖ **MICHEL KADOUCH**

NOS AMIES ET AMIS DU COMITÉ DIEPPOIS HONORENT LA COMMUNE

Les Dieppois, Amies et Amis de la Commune de Paris-1871, rejoints par un groupe de Parisiens, fêtaient, les 4 et 5 novembre 2017, le premier anniversaire du vote par l'Assemblée nationale, le 29 novembre 2016, d'une résolution pour la réhabilitation des communards. C'était un événement attendu depuis longtemps par l'association, car il redonne désormais leur honneur à ces milliers de femmes et d'hommes calomniés, emprisonnés, déportés, exécutés, dont le seul tort était d'être le peuple industriel de Paris et de vouloir une république sociale.

Le samedi 4 novembre, dans le forum de la médiathèque Jean-Renoir de Dieppe, Françoise Bazire, secrétaire nationale de l'association, devant une salle comble, a présenté l'histoire de la Commune, son fonctionnement, ses décisions, sa modernité. La conférence était suivie d'un débat riche, avec de nombreuses interventions faisant le rapprochement entre les



Le square
Louise Michel
de Dieppe

idées de la Commune et l'époque actuelle, et s'interrogeant sur les pistes possibles pour inventer une nouvelle démocratie.

Le dimanche 5 novembre se tenait le deuxième rendez-vous, en présence du député Sébastien Jumel, du maire de Dieppe Nicolas Langlois, et de plusieurs conseillers municipaux : le rassemblement annuel qui rend hommage à tous les communards et à Louise Michel, rentrée de déportation en Nouvelle-Calédonie par le port de Dieppe en novembre 1880, après l'amnistie. Exceptionnellement ce

rendez-vous annuel s'est tenu dans le petit square Louise-Michel à cause des travaux sur la Tour aux Crabes. Discours, chants, échanges, projets pour 2018, ont permis aux participants de conclure que « la Commune n'est pas morte ».

Ensuite, nous nous sommes rendus à notre lieu habituel pour le banquet traditionnel, avec les

amis et amies dieppois.e.s et parisien.ne.s. Ce moment convivial est incontournable pour toutes et tous, un délicieux et très joyeux repas, durant lequel les chansons s'entonnent facilement. De quoi nous faire attendre l'année suivante avec envie !

➔ **NELLY BAULT ET FRANÇOISE BAZIRE**

DES NOUVELLES DU BERRY

Le temps fort de notre vie associative récente, c'est la réunion interdépartementale qui s'est tenue à Graçay (Cher) le 26 novembre 2017.

Nous avons été reçus au Centre des Grands Moulins (local de la Ligue Française de l'Enseignement) par son directeur, également élu municipal. Pour mieux symboliser l'aspect interdépartemental de la réunion, les présents, venus de l'Indre, du Cher, de la Creuse, de l'Indre-et-Loire, du Loir-et-Cher et même de Paris, ont désigné comme président de séance José Baquero, le président de la Creuse.

Très vite on a insisté sur le rôle de la province dans la Commune, plus active qu'on ne le dit généralement, et dont l'activité, en tout cas, n'est pas assez connue. D'où, par exemple, les nombreuses conférences tournantes qui se tiennent régulièrement avec succès en Berry depuis des mois, dans le but de mettre en lumière nos centaines de natives/natifs provinciaux et d'appréhender l'histoire locale dans le temps de la Commune.

Puis la discussion a tourné sur des documents originaux issus d'archives publiques ou, parfois, d'étonnantes archives personnelles. Certaines d'entre elles pourraient peut-être faire l'objet d'une courte présentation dans le Bulletin, avec l'ouverture d'une rubrique « Découverte » par exemple. L'idée d'un bulletin interdépartemental a

même été lancée et est actuellement en cours de réflexion. On a fait circuler une publication récente, le premier tome de la bande dessinée *Les Damnés de la Commune*, de Raphaël Meysan.

Les rapports Province-Paris pendant la Commune ont ensuite fait l'objet de nombreux échanges. Ces réflexions sont incontestablement à prolonger dans le cadre contemporain. A ce propos, nous avons émis le souhait que soient renforcés les liens Province-Paris, particulièrement importants à l'approche du 150^e anniversaire, pour lequel le Comité berrichon demande que la Province soit bien associée. Ainsi, nous avons demandé que, lors de l'AG de Paris, un temps de parole soit accordé aux délégués des Comités de Province. L'idéal serait que chaque comité local ait un référent à Paris au bureau national, ce qui reviendrait à la création d'une commission mixte Province-Paris.

Nous avons réaffirmé notre grand intérêt pour le suivi de réunions concernant le groupe de travail installé dans le cadre de la thématique 2017, « Peuple au pouvoir, pouvoir du peuple », thème particulièrement intéressant qui devrait accueillir de nombreuses contributions nouvelles.

Parmi les autres éléments figurant à notre ordre du jour et susceptibles d'intéresser en dehors de notre sphère locale, nous mentionnerons notre partenariat avec la Semaine de la Laïcité à Bourges (trop discrètement célébrée au sommet de l'État

par les autorités officielles), ainsi que l'avancement de la restauration du portrait d'Ernest-Victor Hareux (*Edouard Vaillant en garibaldien*). Enfin, il nous paraît qu'après la reconnaissance de la Commune par l'Assemblée nationale, un combat actif est à mener pour que la Commune ait toute sa place dans les programmes scolaires, ce qui n'est pas du tout le cas actuellement. La réfutation des désinformations habituelles dans les

grands médias viendra ensuite ou se tiendra parallèlement. Pourquoi pas une rubrique occasionnelle sur ce sujet dans le bulletin ?

La séance est levée à 12h30. Un repas communautaire nous attend au restaurant voisin. Nous y prolongeons nos discussions sérieuses, dans la commune qui entretient jalousement sa réputation de « village le plus drôle de France ».

■ LE BUREAU DU COMITÉ DU BERRY

PARIS : SOIRÉE D'HISTOIRE DANS LE XIII^E

La deuxième soirée d'histoire, ayant pour thème « Les écrivains, les artistes et la Commune », a été un franc succès. En effet, nous étions nombreux (presque une centaine de personnes), dans la salle de la Mairie du XIII^e arrondissement, à participer pendant plus de deux heures aux deux conférences, chacune suivie d'échanges stimulants. Comme l'année dernière, nous avons traité d'un aspect particulier de l'histoire de la Commune de Paris afin de l'approfondir.

Paul Lidsky, reprenant son livre paru en 1970, et plusieurs fois réédité depuis¹, s'efforce d'expliquer l'extrême violence de la réaction de la plupart des écrivains connus (Daudet, Flaubert, Gautier, Goncourt, Leconte de Lisle, Sand, Zola et bien d'autres) par leur peur d'une révolution populaire, par leur domestication sous le Second Empire, par leur vieillissement. Hugo aura, lui, une attitude beaucoup plus impartiale. Puis, dans une seconde partie, il présente de nombreux écrivains moins connus, certes, ayant souvent adopté par la suite des pseudonymes, qu'on redécouvre et qui mériteraient d'être mis en valeur aujourd'hui.

Jean-Louis Robert, historien, professeur honoraire à la Sorbonne, et président d'honneur des Amies et Amis de la Commune de Paris-1871, intervient sur « Les artistes et la Commune », en examinant

surtout les arts plastiques, mais aussi les arts du spectacle². C'est une véritable vue d'ensemble qu'il nous propose, pour bien situer l'action des artistes pendant la Commune. Il rappelle, notamment, l'engagement particulier des artistes plasticiens communaux. Et ils sont nombreux à être élus à la Commune et dans la garde nationale. Parmi eux, la grande figure de Gustave Courbet, mais aussi celles d'Alfred Billioray, Jules Martelet, et Lucien Henry. On retrouve également des sculpteurs comme Pierre Berteault et Louis Delorme, et des caricaturistes tels que Pilotell. Jean-Louis Robert insiste sur le rôle et l'apport de la Fédération des artistes pour arriver à penser un « gouvernement de l'art par les artistes » et à introduire « la liberté de l'art ». Un programme artistique... révolutionnaire !

Cette soirée d'histoire est en voie de devenir un événement régulier.

■ MARC LAGANA

(1) Paul Lidsky, *Les écrivains contre la Commune*, Paris, 1970 ; rééd. La Découverte, 2010. (2) Jean-Louis Robert, « La Commune et les arts », in Jean-Louis Robert (dir.), *Le Paris de la Commune 1871*, Paris, Belin, 2015, p. 137-163.

On peut retrouver les conférences des soirées d'histoire sur notre site www.commune1871.org dans la rubrique >pour connaître la Commune >conferences-soirees d'histoire



HOMMAGE À CLAUDE WILLARD

Notre ami Claude Willard, président d'honneur des Amies et Amis de la Commune de Paris, nous a quittés le 30 novembre 2017, à l'âge de 95 ans. Eu égard au rôle immense qu'il joua au service de notre association, qu'il présida de 1984 à 2007, et à son action au service des idéaux de la Commune de Paris, nous lui consacrons plusieurs témoignages en forme d'hommage.

L'AMI DE LA COMMUNE

Claude Willard était bien davantage qu'un président d'honneur de l'Association des Amies et Amis de la Commune de Paris 1871 : cet homme d'une élégance rare en était une figure à la fois attachante et respectée.

Se vouer à cette association, la plus ancienne du mouvement ouvrier français, n'avait rien de formel chez lui. Ce n'était rien d'autre que la marque d'une fidélité de toute une vie, amour d'un ancrage familial voué au grand rêve de « la Sociale », attachement indéfectible à un engagement de jeunesse dans le mouvement communiste et dans l'action résistante, passion intellectuelle pour l'étude d'un mouvement ouvrier qui, pendant longtemps, n'attira pas la foule des chercheurs et des institutions.

Claude mit toute son ardeur et son ouverture d'esprit à l'étude ambitieuse et exhaustive du courant guesdiste français, puis l'élargit à celle du mouvement socialiste et communiste français. Profondément cultivé, professeur inoubliable, déterminé à faire connaître et aimer l'histoire de ce peuple que l'on oublie trop, il ne cultivait pas les honneurs, préférant le « bien vivre » et la fraternité au paraître, tout comme la magnifique Germaine Willard, qui partagea sa passion jusqu'à sa mort en 2003.

Claude fréquenta Jacques Duclos, par l'entremise de son père, l'avocat communiste Marcel Willard. Il côtoya longtemps son camarade et collègue, l'historien Jean Bruhat. C'est donc tout naturellement qu'il leur succéda à la tête de l'Association des Amis de la Commune, en 1984. Il en fut le Président jusqu'en 2007, toujours lui-même, passionné, attentif, chaleureux, d'une ouverture constante. Il ne confondit jamais le désir de poursuivre une trace et la frilosité conservatrice. Il considérait que, puisque

décidément la Commune n'était pas morte, l'association qui se réclamait de sa mémoire et de ses valeurs devait elle aussi évoluer pour vivre.

Pour lui, la Commune ne pouvait être la chasse gardée de quiconque, organisation ou courant d'idées. Puisque la Commune était plurielle, ses héritiers devaient cultiver ce pluralisme et ce regard porté au-delà de Paris et de la France. Il rêva même d'une association internationale, qui s'est réalisée dans les faits sinon dans la structure, si l'on en juge par l'attrait aujourd'hui universel pour la Commune et pour l'ensemble de ses acteurs.

Claude confiait souvent sa fierté devant le travail réalisé dans l'association, avec lui et par ses succes-

seurs après lui, Claudine Rey et Jean-Louis Robert. On comprendra ici que nous retournions l'hommage : l'association des Amies et Amis de la Commune est fière d'avoir bénéficié de l'élan de cet homme exceptionnel. Elle s'associe à la peine de sa famille, à celle de son fils François et de Marie-Claude, sa fille, si pleinement impliquée dans nos travaux. Mais cette peine, comme la nostalgie du *Temps des cerises*, n'atténue pas, bien au contraire, la détermination de poursuivre la même quête communarde de la justice sociale et de l'émancipation humaine.

✦ **ROGER MARTELLI ET JOËL RAGONNEAU**

coprésidents de l'Association des Amies et Amis de la Commune de Paris-1871

NOTRE AMI

Écrire sur la mort de Claude Willard ravive une intense douleur. Cet homme d'une grande modestie, qui sut par son intelligence prendre le chemin qu'il fallait pour développer largement notre association, ajoutait à cette qualité, fondamentale à mon sens, une élégance rare, une gentillesse, un regard bienveillant qui le rendaient proche de tous.

Il avait un remarquable esprit de synthèse, au point que dix lignes, avec des virgules bien sûr, (et il nous faisait la guerre pour cela), était déjà un texte de base qui faisait référence. Précis, il l'était aussi dans la vie quotidienne et nous savions qu'il fallait commencer et finir à l'heure nos réunions !

Sa détermination à faire avancer le thème de la modernité de la Commune, pour ouvrir l'association et l'actualiser, le moyen concret de grandir en multipliant les possibilités de cadres et d'actions par la création de commissions, ont permis un large développement des Amies et Amis de la Commune de Paris.

Avec Claude, nous échangeons souvent sur notre rôle rassembleur et fédérateur avec l'exemple, précieux et unique,

de la montée au Mur. L'idée de faire sortir de l'ombre, par des coups d'éclats, notre association, ignorée le plus souvent par les médias, nous en avons souvent débattu ! Aussi avons-nous retenu le projet ambitieux d'une exposition de peintres contemporains à l'Assemblée nationale. Avec son aide constante et précieuse, nous avons pu aboutir. Son soutien pour aider à sortir de l'ombre les communardes fut aussi une contribution à l'histoire de la Commune. Que de souvenirs ! Citons entre autres la préparation de la brochure *Histoire de l'association*. Moments passionnants de travail et de découvertes sur notre riche organisation.

Pour Claude, il n'y avait pas de tâches mineures. Tant qu'il en a eu la force, et même au-delà, il tenait les tables de vente de littérature. Il participait aux mises sous plis pour l'envoi du bulletin, auquel il attachait une très grande importance. Il ne manquait jamais une réunion de la commission littérature.

La renaissance de la tradition du banquet est venue l'année qui a suivi son élection comme président. Pas un hasard non plus ! La convivialité, l'amitié, étaient au cœur de son existence.

Dans les régions, Claude avait su tisser des liens durables à

chacun de ses déplacements. À Dieppe, à Marseille, au Luxembourg.... Et tant d'autres encore !

La peine est grande pour tous et s'ajoute aujourd'hui une autre disparition, celle de Jean- Claude Liebermann. Le jour des obsèques de Claude nous avions, Jean-Claude et moi, déjeuné côte à côte et échangé sur cette grande perte qui nous touchait profondément. Plus de vingt ans d'activités communes nous unissaient dans notre chagrin. Parties prenantes de la vie de l'association, nous étions sur la même longueur d'onde et cela faisait du bien. Le coup brutal, inattendu, de la mort de Jean-Claude, est rude à nouveau !

Pendant ils nous laissent l'un et l'autre ce très beau sentiment qu'est l'amitié, que l'on peut partager en se serrant les coudes, et qui aidera à surmonter notre peine.

Claude, Jean-Claude, nous n'oublierons pas ! Chaque action que nous mènerons vous ramènera par la pensée à nos côtés, pour dire encore ensemble : Vive la Commune !

CLAUDINE REY

présidente d'honneur des Amies et Amis de la Commune

Montée au Mur des Fédérés 2013



L'HISTORIEN

Je voudrais d'abord rappeler tout ce que je dois à Claude Willard. D'abord, il fut mon professeur, avec Jean Bruhat et Madeleine Reberieux, en 1968-1969, au Centre Universitaire Expérimental de Vincennes, tout jeune enfant de mai 68. Claude avait choisi de se lancer dans cette aventure, où s'ouvrait une perspective de démocratisation de l'enseignement supérieur. Nous avons ensuite travaillé ensemble dans le DEA d'histoire sociale qui était commun aux universités Paris 1 et Paris 8 et dans le cadre du GRECO du CNRS - « Travail et Travailleurs ». Mais je lui dois surtout de m'être autant engagé dans l'association des Amis de la Commune. Et je lui en suis encore profondément reconnaissant.

L'œuvre historique essentielle de Claude Willard fut assurément sa thèse d'État sur le guesdisme, de 1893 à 1915, qui fit l'objet d'un beau livre paru en 1965 et qui continue à faire autorité. Étudiant avec finesse des sources multiples, il sut reconstituer une sociologie politique du guesdisme, faisant ainsi apparaître trois points essentiels : le guesdisme, ce fut la construction du premier parti politique en France, un modèle sans cesse réitéré et discuté ; le guesdisme, ce fut un profond messianisme, le rêve de « la terre promise », mais évoluant progressivement d'un sentiment de crise définitive du capitalisme et de la victoire révolutionnaire rapide vers une croyance profonde en la possible victoire électorale et parlementaire ; le guesdisme, ce fut aussi pour Claude Willard un vecteur essentiel de l'introduction du marxisme en France, mais d'un marxisme parfois systématique et mécaniste. Cette très grande thèse lui ouvrit grand la porte de l'Université.

La thèse seconde de Claude Willard était une étude critique de la correspondance du socialiste Charles Brunellière. On y voit ici le goût de l'historien pour le texte et son analyse critique. Il éditera ainsi aussi Babeuf et Guesde dans *Les Classiques du peuple*.

Claude Willard fut aussi l'homme des synthèses claires et précises qui servirent et servent à des générations d'étudiants : *Socialisme et communisme français* et *Le socialisme de la Renaissance à nos jours* sont ainsi devenus des classiques de notre historiographie. Il dirigea aussi la grande entreprise parue en 1993-1995, *La France ouvrière*, où se retrouvèrent plusieurs générations d'historiens qui avaient gravité un temps, plus ou moins, autour de l'Institut Maurice-Thorez.

Travaillant volontiers en équipe (notamment avec Germaine, la compagne de sa vie), Claude Willard s'avança aussi sur des terrains plus larges ; abordant avec Danielle Tartakowsky la France du Front populaire, avec Maurice Moissonnier les révoltes du XIX^e siècle. Devenu membre actif du GRECO du CNRS, « Travail et travailleurs » et professeur à Paris 8, il participa, à ce double titre, à l'ouverture du champ

de recherches sur les banlieues, alors embryonnaire.

L'humanisme de Claude Willard se trouve aussi dans deux publications qu'il réalisa en collaboration étroite avec deux militants. La part des hommes était pour lui essentielle. Henri Jourdain et Pierre Villon acceptèrent de longues discussions avec lui et il en sortit deux beaux livres dans les années 1980.

A compter des années 1990, Claude Willard consacra l'essentiel de ses activités aux Amis de la Commune de Paris-1871. Il ne souhaita pas se faire l'historien de la Commune, son souci principal étant le développement d'une organisation mémorielle et citoyenne, ouverte à toutes celles et tous ceux qui partageaient les idéaux de cette grande révolution. Des idéaux qui ont animé toute la vie de Claude Willard.

JEAN-LOUIS ROBERT

président d'honneur des Amies et Amis de la Commune

LE MILITANT, L'HISTORIEN, LE PROFESSEUR *

Claude Willard naît en 1922, dans une famille bourgeoisie engagée dans les combats politiques et culturels du nouveau siècle, famille dont tous les membres adhèrent au jeune parti communiste : son oncle, René Hilsun, fonde en 1919 les Editions du Sans Pareil qui publient les premiers surréalistes ; son père, l'avocat Marcel Willard, assure en 1933 la défense de Dimitrov au procès de l'incendie du Reichstag puis, en 1939-40, celle des députés communistes. Claude Willard passe son enfance et sa scolarité au cœur du Quartier latin et engage des études d'histoire à la Sorbonne. Il les interrompt en 1943 face aux urgences de l'heure et entre en Résistance, comme alors tous ses proches, et adhère cette même année au parti clandestin, parti auquel il restera fidèle jusqu'au terme de sa vie, déclinant ses engagements à l'aune de ses compétences, de sa passion et de son empathie pour

l'histoire ouvrière, celle du mouvement ouvrier et de ses acteurs.

Il reprend ses études à la Libération et devient tout aussitôt un des dirigeants de l'Union des Étudiants Communistes, alors creuset d'un renouveau des approches historiques, et rencontre là de jeunes historiens et historiennes, impliqués dans un même renouveau qui vaudra à l'histoire ouvrière et à l'histoire du socialisme de faire quelques années plus tard son entrée à l'Université. Après avoir été reçu en 1946 à l'agrégation spéciale réservée aux résistants, il enseigne dans le secondaire et entreprend une thèse d'État sous la direction d'Ernest Labrousse. Cette thèse, soutenue en 1964, est consacrée au *Mouvement socialiste en France (1893-1905). Les Guesdistes*. Son attention jamais démentie pour ce vecteur majeur de l'introduction du marxisme en France qu'est le guesdisme, lui vaut de consacrer

crer ensuite sa thèse complémentaire à une étude critique de la correspondance du socialiste Charles Brunellière.

Claude Willard, qui affectionne le travail en équipe, les dynamiques intellectuelles et les amitiés qui s'y nouent — il convient de citer ici Rolande Treppe et Madeleine Rebérioux, ses amies de toujours — entre à la fin 1958 au bureau de l'Institut français d'histoire sociale, qui édite alors le bulletin *L'Actualité de l'Histoire*, puis fait partie du Comité de rédaction du *Mouvement Social* qui lui succède. En 1959, il participe à la fondation de la Société d'Études jaurésiennes, dont il était le dernier témoin vivant et, dans les années 1980, devient un des membres actifs du GRECO « Travail et travailleurs aux XIX^e et XX^e siècles » (CNRS), où il anime les recherches sur la banlieue parisienne.

Il y eut toujours chez Claude Willard un anti-conformisme, sans nul doute enraciné dans son héritage familial, qui le rendit circonspect, sinon mal à l'aise, vis-à-vis des codes et des normes qui sévissaient dans la vieille Sorbonne, où ses recherches lui avaient valu d'être élu assistant en 1961. Sensible aux premiers tressaillements qui ébranlent l'Université française dès le début des années soixante, il quitte la Sorbonne trois ans plus tard pour rejoindre la jeune et turbulente Nanterre, où il traverse activement les événements de mai-juin 1968. Toujours attiré vers de nouvelles expériences, quand elles lui paraissent conformes à ses aspirations pédagogiques et politiques, il rejoint dès la première heure le Centre universitaire expérimental de Vincennes, qui se caractérise par une ouverture aux salariés non-bacheliers et ouvre des potentialités pédagogiques nouvelles. Il est un des fondateurs du Département d'histoire dans ce qui devient l'Université Paris 8, et dispense là une vision renouvelée de l'histoire politique, qui fait une large place à la culture et apprend à ceux



Lors d'un « Paris communiste » en 2007

qui suivent ses cours avec passion à traiter le cinéma comme une source, démarche alors peu commune. Dans un souci d'élargir les horizons de tous, il est un des initiateurs des relations qui se nouent alors entre ce département et la Chine, relations universitaires également peu communes à l'époque, mais il prête également l'attention la plus grande au terrain et à ses exigences. Après le transfert de Vincennes à Saint-Denis, il fait en effet partie de ceux qui tiennent cet ancrage nouveau pour une richesse et initie un diplôme d'université sur la connaissance des banlieues, qui répond aux besoins de professionnalisation de nombreux acteurs de terrain.

Cet excellent pédagogue, qui savait conjuguer rigueur et bienveillance, toujours attentif à ses étudiants et à ses doctorants, s'est caractérisé par un souci de vulgarisation, à l'œuvre dans des synthèses, dont *Socialisme et communisme fran-*

çais, qui fut longtemps un classique. C'est ce souci de vulgarisation, à des fins de transmission, qui lui vaut d'accepter et d'exercer avec dynamisme la présidence des Amis de la Commune après son départ à la retraite. Attentif à la nécessité de transmettre sans nostalgie ni complaisance, il sut renouveler en profondeur cette association, comme attesté par le grand nombre de jeunes enseignants et enseignants-chercheurs qui gravitent aujourd'hui autour d'elle. Il s'engage alors également activement dans la réalisation d'entretiens qu'il savait mener avec un grand tact, aux fins d'enrichir le *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier*. En 2008, Pierre Singaravélou avait, en miroir, réalisé avec lui un entretien pour le *Mouvement social*¹, entretien dans lequel Claude Willard

revenait sur sa trajectoire et ses engagements.

Ceux qui l'ont connu et ont travaillé à ses côtés, comme j'ai eu le plaisir et l'honneur de le faire, garderont le souvenir d'un homme de grande culture et d'une élégance rare, doté d'un solide humour, jusque dans la tourmente. Un homme pour qui l'amitié et la fidélité étaient des vertus cardinales.

✶ DANIELLE TARTAKOWSKY

Historienne, ancienne présidente de l'université Paris 8-Vincennes-Saint-Denis

(1) Claude Willard, « Entretien avec Pierre Singaravélou », *Le Mouvement social*, n° 223, 2008/2.

* Cet article a été initialement publié le 7 décembre 2017 sur le carnet du *Mouvement social* : <http://lms.hypotheses.org/302>.

Nous remercions l'auteure et la direction du *Mouvement social* de nous autoriser à le reproduire.

ENSEIGNANT À PARIS 8-VINCENNES

Je me souviens de mes années à la faculté Paris 8-Vincennes, ouverte après 1968, parallèlement à Paris-Dauphine, mais avec des acteurs bien différents, qu'ils soient enseignants ou étudiants. J'avais abandonné mes études d'histoire, que j'ai reprises avec enthousiasme dans cette faculté dite expérimentale et qui le fut vraiment.

Mes choix éclectiques de thèmes d'études — on parlait à l'époque d'« unités de valeur » — m'orientèrent notamment vers Jean Bruhat, Marianne Debouzy, Madeleine Rebérioux, Pierre Sorlin, Michel Winock et Claude Willard. Silhouette longue et élégante, une grande disponibilité, mais une certaine réserve, un enseignement précis et rigoureux concernant l'histoire des mouvements politiques, syndicalistes et populaires de notre pays de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle.

Vendredi 1^{er} décembre 2017, au lendemain de sa disparition, j'ai relu un exemplaire d'un numéro

ancien du bulletin de l'association, le numéro 30 de 2007, avec un éditorial de Claude Willard. 2007/2017 : il y a des correspondances à faire entre ces deux dates. Citons ses propos sur le thème de La Commune, incarnation de la démocratie : « *En 2007, les élections présidentielles et législatives. [...] Dans la campagne électorale..., le mot « démocratie » est galvaudé, à droite, voire à gauche. Rappelons donc que la Commune a créé une démocratie véritable, au sens étymologique du terme, « le pouvoir du peuple ». Bref, le gouvernement du peuple par le peuple et pour le peuple. [...] Cette démocratie vraiment « participative » repose sur une constante pression des masses sur les élus. [...] Certes, à temps nouveaux, solutions nouvelles. Mais la Commune demeure d'une extraordinaire modernité et d'une prodigieuse fécondité. Multiplions nos efforts pour qu'elle puisse inspirer nos divers combats d'aujourd'hui et de demain.* »

✶ ALINE RAIMBAULT

HOMMAGE À EUGÈNE KUNTZ

TRÉSORIER DU COMITÉ DU BERRY

Nous reproduisons ici le début et la fin de l'hommage rendu à Eugène Kuntz, trésorier de notre comité, qui avait autant de qualités que de passions. Parmi ces dernières, la Commune, bien sûr, et aussi l'apiculture. Ces hommages ont été prononcés le 15 décembre 2017 au créatorium de Bourges et au jardin du souvenir du cimetière de Précy.



Cher Eugène, Cher Ami communeux,

Notre association a voulu prendre en compte la part des femmes dans la Commune de 1871 et prendre aussi à bras le corps l'égalité homme-femme en ce XXI^e siècle.

Eugène, elles sont là, ils sont là, les Amies et les Amis de la Commune de Paris, mais aussi bien d'autres, laïques, libres penseurs, cégétistes, crématistes, apiculteurs, femmes et hommes de gauche, celles et ceux qui n'ont pas d'étiquette, mais qui sont là pour honorer ta mémoire, autour de ta famille, autour de Marie-Thé, qui a partagé ta vie, mais aussi l'enfer des derniers jours, autour de tes enfants, autour de tes petits-enfants.

Le symbole des communeuses et des communeux du Berry t'accompagne aujourd'hui, avec le drapeau rouge des travailleurs, du sang des travailleurs, avec le noir du deuil et des libertaires. Et tu l'as souvent empoigné à nos côtés, cet étendard de l'idéal communeux.

Eugène, nous nous connaissons depuis longtemps, mais nous avons aussi le triste sentiment de ne t'avoir pas assez rencontré, de n'avoir pas assez profité des qualités du grand Monsieur que tu es. [...]

Eugène Kuntz lors de notre Assemblée générale du 4 juin 2015, à Bourges.



Jean-Claude Liebermann
en fédéré

Tu ne manquais pas l'achat du calendrier illustré de notre association. Ce fut l'objet de ma dernière visite auprès de vous. Tu ne verras pas les mosaïques que Morège a faites sur les communeuses et les communeux pour 2018. Nous avons pris la décision, en souvenir de toi, d'offrir fraternellement la réadhésion 2018 à ta chère Marie-Thé. Les « mouches-abeilles », comme on dit en Berry vont passer un hiver bien triste. Auront-elles le cœur de « chanterouner », lors du retour du printemps...

Eugène, libre-penseur, notre ami, tes cendres vont être répandues au jardin du souvenir, dans ton village de Précy. Oui, elles seront souvenir de toi. J'espère qu'elles seront le terreau — je ne veux pas te faire l'affront de te dire adieu, à Dieu ! — le terreau d'un jardin fleuri. Pourquoi ne pas semer sur tes cendres une jachère fleurie ? Pour être moins tristes ! Pour les abeilles ! Salut fraternel, Ami ! »

 MICHEL PINGLAUT

co-président des Amis berrichons de la Commune de Paris-1871

POUR JEAN-CLAUDE LIEBERMANN

Notre ami Jean-Claude Liebermann est brutalement décédé le 31 décembre 2017. Nous reproduisons ci-dessous l'hommage qui lui a été rendu par Joël Ragonneau, lors de ses obsèques, au Père-Lachaise, le 10 janvier 2018.



Chère Sophie, cher Mathias, chère Paule, Mme Liebermann, chers Amis, Mesdames, Messieurs,

Il est bien difficile de mettre ses idées en ordre devant une page blanche quand l'émotion vous submerge.

Quelle nouvelle brutale, quel choc ! On n'arrive pas à imaginer que jamais plus Jean-Claude ne sera là avec sa faconde, son humour, mais aussi et surtout sa fidélité aux idéaux de notre association.

Adhérent aux Amies et Amis de la Commune depuis 1994, membre du conseil d'administration, secrétaire général de 2009 à 2011, membre de la commission fêtes et événements, il faisait partie de ceux sur qui on pouvait compter pour toutes nos manifestations : parcours du 18 mars, banquet, montée au Mur des Fédérés, ici même au Père-Lachaise (manifestation auquel il tenait particulièrement), Fête de l'Humanité, Fête de la Commune et les réunions où il donnait un avis très apprécié par ses copains. Il faisait partie aussi de notre pièce de théâtre *Le rendez-vous du 18 mars*, dans laquelle il jouait le rôle d'un fédéré. Son costume de scène est ici.

Ils sont nombreux, ceux qui travaillaient ou ont travaillé avec lui dans notre association des Amies et Amis de la Commune de Paris 1871, pour défendre cet idéal des communards, un des fils d'Ariane de sa vie.

Bon, chaleureux, profondément humain, voilà Jean-Claude tel qu'il était et nous restera.

J'en veux pour preuve le banquet qu'il organisait tous les ans à Rungis, où il a effectué une partie de sa carrière professionnelle. Il aimait à y retrouver

ses Amis de la commission Fêtes et événements pour un moment chaleureux et convivial.

Une anecdote et je suis sûr qu'il ne m'en voudrait pas de la raconter. Habitant près de notre local, on aurait pu imaginer qu'il soit le premier arrivé lors des réunions. Eh bien non ! C'était plutôt l'un des derniers. Il est vrai qu'il était très connu sur la Butte-aux-Cailles, s'arrêtant pour saluer commerçants ou habitants du quartier. Cela nous amusait toujours car lorsqu'il arrivait, il cherchait toujours une explication, et nous aimions bien le taquiner sur le sujet.

Grand amateur de voyages, il les racontait à chaque retour, avec photos à l'appui pour certains. Personnellement et grâce à lui, j'ai pu ainsi traverser plusieurs fois l'Atlantique sur le *France*, sans avoir à quitter le XIII^e.

Au-delà de notre peine, nous sommes heureux, pour les uns, d'avoir compté au nombre de ses amis et réjouissons-nous, pour les autres, d'avoir eu le privilège de croiser son chemin.

Nous voulons dire aujourd'hui à Sophie, à Mathias, à Paule, à Mme Liebermann et à sa famille toute notre amitié.

Jean-Claude s'en est allé, mais il restera vivant dans nos pensées, dans nos cœurs et dans notre combat.

Tu peux compter sur nous pour continuer celui-ci, afin que vivent la Commune et les idéaux pour lesquels se sont battus les communardes et les communards, et afin que le soleil brille toujours.

Salut Jean-Claude. »

 **JOËL RAGONNEAU**

co-président des Amies et Amis de la Commune de Paris 1871

CHARLES ROMAIN CAPELLARO 1826-1899

D

origine italienne, naturalisé français, il est élève de l'École royale de dessin où il remporte ses premiers succès. Il est reçu ensuite

à l'École des Beaux-Arts de Paris, où il suit l'enseignement des sculpteurs David d'Angers et François Rude. Il se marie en 1842 et aura trois enfants. Pour gagner sa vie, il devient assistant de plusieurs sculpteurs, notamment de Jean-Baptiste Carpeaux, son ancien camarade d'atelier, qui l'emploie pour son groupe *La Danse*, de l'Opéra de Paris. Il obtient des médailles aux Salons de 1863, 1865 et 1866. Son talent est reconnu et il reçoit la commande d'une partie de la décoration du Louvre (*La Mécanique, le Théâtre, l'Industrie, la Paix*). Il réalise aussi des sculptures d'anges pour l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois.

Cependant, ses idées républicaines vont s'affirmer et l'amener à adhérer à l'Internationale. En 1870, il fait partie du 137^e bataillon de la Garde nationale et, après le 18 mars 1871, il est élu délégué au Comité central. Dans son quartier, le XI^e arrondissement, il se substitue au maire et fait partie du bureau militaire qui siège place Voltaire (aujourd'hui place Léon-Blum). Le 6 avril, un placard est affiché dans



Paris : Capellaro, avec sept autres camarades, donne l'ordre de brûler devant la statue de Voltaire les nouvelles guillotines que l'ancien gouvernement avait commandées : « *Citoyens, informé qu'il se faisait en ce moment une nouvelle guillotine plus portative et accélératrice, payée et commandée par l'odieux gouvernement*

déchu, le sous-comité du XI^e arrondissement a fait saisir ces instruments serviles de la domination monarchique et en a voté la destruction pour toujours. En conséquence, la combustion va être faite sur la place de la mairie, pour la purification de l'arrondissement et la consécration de la nouvelle liberté à 10 heures. Le 6 avril 1871 » (J.O. du 16 avril).

« Quand on vit les flammes s'emparer des sinistres charpentes, des applaudissements et des cris « Vive la République ! » ont éclaté de toutes parts » (Le Petit National, 8 avril 1871). Henri Rochefort, dans son journal Le Mot d'Ordre du 7 avril, émet quelques réserves sur cet événement : « L'idée était bonne et le boulevard bien choisi. Mais à quoi bon, je le demande, cet autodafé accompli sur le bois de justice, si en détruisant l'échafaud, nous conservons la peine capitale (...) Ce que nous voulons, ce n'est pas l'incendie de l'échafaud, c'est l'abolition de la peine de mort... L'heure n'est plus à couper des têtes mais à ouvrir les intelligences. »

Capellaro est arrêté en juin 1871 et jugé le 13 mai 1872 par le 5^e conseil de guerre, qui le

condamne à la déportation simple en Nouvelle-Calédonie sur l'île des Pins. Il est enfermé à la prison de Sainte-Pélagie, dans laquelle il va bénéficier de conditions exceptionnelles : il est autorisé à poursuivre son travail de sculpteur pour honorer une commande du département de la Seine passée avant 1870 (la statue de l'ange Gabriel pour l'église Saint-Eustache) ! Charles Blanc (le frère de Louis Blanc), directeur des Beaux-Arts, lui fait livrer un bloc de marbre pour qu'il puisse travailler dans sa cellule. Ce traitement de faveur lui permet de faire une autre sculpture, ce qui retarde encore son exil. Mais, au début de l'année 1874, il est transféré au fort de Querlen sur la presqu'île de Crozon, où les conditions de vie deviennent beaucoup plus sévères. Le 29 août 1874, il est embarqué sur la *Virginie* qui arrive à Nouméa le 4 janvier 1875.

On peut suivre ses pensées grâce à sa correspondance avec sa nièce Eugénie¹. À la différence d'autres artistes en proie à la dépression, Capellaro va réussir à se sauver en essayant de continuer une activité artistique. S'il constate





amèrement : « Ah ! Nous sommes bien privés ici de jouissances intellectuelles. Si ce n'était la poétique contemplation de la nature, nous serions ramenés à l'état rudimentaire de la vie primitive », il affirme cependant : « Il est matériellement impossible ici de produire une œuvre de sculpture sérieuse. Mais il est pourtant facultatif de faire des études et des compositions. C'est ce que je n'ai cessé de faire et j'ai des matériaux pour l'avenir » (Lettre à sa nièce du 23 décembre 1875). Dans une autre lettre du 15 février 1876, il résume sa stratégie pour « me trouver debout et alerte à l'heure du réveil. Donc, j'ai travaillé ; j'ai fait de la culture pour entretenir l'exercice corporel et la santé. J'ai fait de l'art pour entretenir le jeu de l'imagination. » Il confectionne des œuvres de petites dimensions : pipes, portraits en médaillons de ses

compagnons, qui sont envoyés à leur famille en métropole ; il esquisse une allégorie monumentale de la République, qu'il réalisera à son retour d'exil. Il dessine aussi des portraits d'hommes kanaks². Il participe à l'exposition de Nouméa en mars 1876, et obtient une médaille d'argent pour ses bas-reliefs en terre cuite. Il est également l'auteur d'une lithographie, *Le Rêve* : un déporté communal, assis à côté d'un bananier, rêve à une République qui apparaît dans un nuage, au-dessus des monuments de Paris, qui le rappellerait en France. Ses amis artistes à Paris s'activent pour sa libération et réussissent à faire commuer sa peine en dix ans de bannissement. Capellaro s'installe à Bruxelles en 1877 et rentre à Paris le 20 avril 1879, ayant bénéficié de la remise du reste.

Contrairement à d'autres artistes commu-

nards qui ont été brisés par l'exil ou la déportation, il va faire une belle carrière sous la Troisième République grâce notamment à sa *République des Droits de l'Homme*, dont il avait travaillé l'esquisse lors de sa déportation. C'est une statue monumentale, fondue en bronze, qu'on retrouve dans de nombreuses villes du Midi (Puisserguier, Gigan, Villeneuve-les-Béziers) et surtout Pézenas, où elle est inaugurée le 14 juillet 1887 : elle se dresse au sommet d'une fontaine monumentale ornée de trois dauphins, chevauchés par des allégories de l'Amour. Il en existe des exemplaires dans d'autres villes (Aurillac, Montier-en-Der, etc.). En 1882, il est nommé professeur de dessin à l'École normale supérieure de Saint-Cloud ; en 1890, il publie un *Guide pratique de dessin-modelage*, aux éditions Larousse³.

■ PAUL LIDSKY

(1) Qui est consultable au musée d'art et d'histoire de Saint-Denis. (2) Certains de ses dessins sont conservés au musée du quai Branly. (3) Nous avons trouvé des renseignements intéressants dans un article de Luc Legeard, dans le *Bulletin de la Société d'études historiques de la Nouvelle-Calédonie*, n°181 du 4^e trimestre 2014. Cette revue a publié d'autres articles sur les communards en Nouvelle-Calédonie.



LE SCULPTEUR ÉMILE DERRÉ À MONTMARTRE

C'est en 1906 que le sculpteur Émile Derré, auteur d'un très grand nombre d'œuvres immortalisant Louise Michel, réalise cette fontaine mystérieuse cachée derrière le funiculaire, au pied des escaliers de la butte Montmartre.

L

e square ne portait pas alors le nom de la « grande citoyenne », mais celui de Willette, un artiste montmartrois, ami d'anciens communards, tel Jean

Baptiste Clément pour lequel il fit, en illustration de la chanson *Le Temps des cerises*, un très joli dessin d'une jeune vendeuse de cerises



arrêtée par deux gendarmes. Cependant Willette eut la très mauvaise idée, en 1889, de se présenter aux élections comme « unique candidat d'une liste antisémite ». « *Un canular de mauvais goût* » dira la presse plus tard ! Reste qu'il n'est pas chassé de Paris pour autant puisque, dans l'Hôtel de Ville de la capitale, nous trouvons une très belle salle portant son nom.

Un recoin, masqué par les arbres, dissimule donc cette fontaine ornée de beaux enfants rieurs. Le petit garçon nu, irrévérencieux, que sa mère tient dans les bras pourrait, si la fontaine était généreuse, tenter de nous arroser. Un *Manneken-Pis* parisien en quelque sorte, très discret et qui attire moins de curieux que le petit Bruxellois.

Derré est bien le sculpteur de Louise, puisqu'il réalise son buste installé sur sa tombe au cimetière de Levallois-Perret. Voici toujours, à Levallois-Perret, une très belle statue en pied de Louise Michel, posant une main protectrice sur la tête d'un enfant. Autre surprise, le sculpteur est encore l'auteur d'un chapiteau dit *La colonne des baisers*. Une œuvre qui fut primée lors de l'Exposition universelle de Paris en 1900, portant en fronton sur quatre faces la représentation de quatre baisers. Deux des baisers donnés le sont par Louise Michel.

L'histoire de cette colonne est racontée dans le bulletin n° 16 de notre association. Cet article rappelle le travail de chercheur de notre ami Georges Aillaud, récemment disparu, lequel, par sa ténacité, réussit à sauver cet ouvrage abandonné, cassé en trois morceaux, dans le jardin de la Manufacture des Gobelins. Installé primitivement dans le jardin du Luxembourg, il avait été sacrifié en 1984 par François Mitterrand sur l'autel de la politique, au profit de l'érection, à sa place, d'une statue de Mendès-France.* Le chapiteau se trouve



aujourd'hui, après une très longue histoire, restauré et installé à Roubaix, place de la mairie.

Même si toutes ces œuvres donnent une image consensuelle de Louise Michel, bien loin d'une représentation de la combattante révolutionnaire, anarchiste (ce qui peut laisser à penser qu'elles furent acceptées plus facilement dans les milieux officiels), il reste que l'héroïne de la Commune l'inspirait beaucoup.

Quant à la fontaine au pied de la butte Montmartre, dite *La Fontaine des Innocents*, elle se fait modestement oublier au bénéfice de son homonyme, œuvre magnifique d'un autre sculpteur très célèbre, Jean Goujon, dans le 1^{er} arrondissement de Paris.

Pourtant notre discrète fontaine mériterait, par sa fraîcheur et ses très beaux visages d'enfants rieurs, beaucoup plus d'intérêt. Sur le socle, on distingue comme une ombre sortant d'un autre univers, presque irréel, un autre visage de femme. Un visage sérieux, au regard observateur... Derré aurait-il là encore voulu évoquer « la grande citoyenne » ? On peut en tout cas se plaire à l'imaginer.

Le souvenir de la Commune à Montmartre a fait que le sculpteur côtoie ainsi, dans ce square Louise Michel, son modèle, pour lequel il avait tant d'admiration.

» **CLAUDINE REY**

* Le nombre de statues dans le jardin du Luxembourg doit rester immuable.



UN HIVER DE CHIEN (PARIS 1870-1871)

C'est une enfant des faubourgs, de la Butte-aux-Cailles, du XIII^e naissant, qui nous fait découvrir ce que fut cet hiver terrible, du 14 novembre 1870 au 26 janvier 1871, très peu de temps avant le début de la Commune de Paris.

Celie, une gamine de dix ans et son petit chien Floréal, trouvé près de la Bièvre, nous entraînent dans un Paris soumis au siège de l'armée prussienne et de ses bombardements incessants.

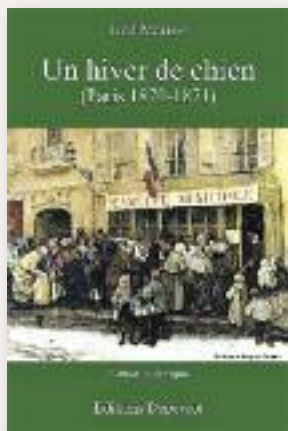
A travers ses aventures, on découvre la population de ce quartier parmi les plus pauvres de Paris : il est peu urbanisé, encore situé sur les bords de la Bièvre, où vivent tanneurs et mégissiers. Les habitants, à majorité ouvrière, vont souffrir de cet

hiver, du froid et des privations liées au siège.

C'est la course à la nourriture. Des bandes de gamins chassent le chien, le chat, le rat ; de longues

queues se tiennent devant les boutiques aux trois-quarts vides ; avec la recherche permanente de bois de chauffage. Devant tant de difficultés, les mairies vont concevoir des





cantines ouvrières et des entraines spontanées se forment.

L'auteur nous décrit toute une série de personnages attachants, qui vont nous entraîner dans cette période qui allait engendrer en mars 1871 la Commune de Paris. On se trouve mêlé à ces gens qui refusent la défaite, qui se posent des questions sur l'attitude passive du gouvernement de Défense nationale et sur les tergiversations du général Trochu. Sans le savoir eux-mêmes, ils sont en train de créer le ferment populaire de la Commune de Paris.

Et puis il y a ce Paris aujourd'hui disparu et tellement bien décrit, la Bièvre, le quartier Croulebarbe derrière la manufacture des Gobelins. Le texte est accompagné d'une riche iconographie bien insérée dans le livre.

✦ **JEAN-LOUIS GUGLIELMI**

Fred Morisse, *Un hiver de chien (Paris 1870-1871)*, Depeyrot, 2017. 520 p.

LES DAMNÉS DE LA COMMUNE

C'est une très belle BD que nous livre un jeune auteur plus que prometteur. La Commune a fait l'objet (bien plus que le cinéma de fiction qui l'ignore malheureusement) de nombreux volumes de bandes dessinées. Mais ici la démarche est extrêmement originale et novatrice, tant du point de vue du scénario que du point de vue graphique.

Découvrant qu'il réside dans un immeuble de Belleville où a habité un communard très mal connu, Gilbert Lavalette, l'auteur se lance sur ses traces dans le Paris des années 1860 et 1870. Ce qui nous vaut un regard où se croisent une recherche historique sensible, une quête biographique avec toutes ses difficultés (du *Maitron* aux Archives, en croisant le témoignage de Victorine Brocher), et une reconstitution palpitante du Paris de l'avant-Commune (le volume s'arrête au 18 mars). Le souci du respect rigoureux de l'histoire ou des faits historiques marque cet ouvrage, qui est aussi un témoignage vivant de ce que peut être la recherche quand elle ne se sépare pas de la compréhension sensible. L'empathie n'interdit pas, ne doit pas interdire la critique.

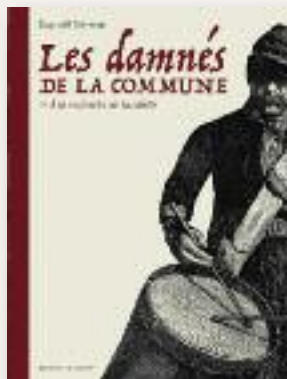
L'originalité graphique est marquée dans le choix très fort de Raphaël Meyssan de réaliser entièrement son travail avec des gravures issues des journaux illustrés et des images de l'époque, retravaillées pour s'adapter

aux faits racontés dans le volume. Ce qui nous plonge, de manière formidable, dans le Paris du siège et de la Commune, en évitant cet anachronisme qui est le risque de toute BD. Certes, l'œuvre originale d'un dessinateur apporte un imaginaire riche et complémentaire au récit. Ici, plus modestement, l'auteur laisse la place à la source de l'époque qu'il enrichit de son regard.

Mais qui était donc Lavalette ? Vous le saurez en lisant ce passionnant roman graphique, où vous irez des Folies-Belleville en 1868 aux Archives de la Guerre à Vincennes en 2017, de la manifestation devant l'Hôtel de Ville du 30 octobre 1870 à l'émouvante tombe de Lavalette au cimetière de Bagneux, du modeste logis ouvrier de Victorine à l'insurrection du 18 mars. Nous en attendons la suite avec une grande impatience.

✦ **JEAN-LOUIS ROBERT**

Raphaël Meyssan, *Les damnés de la Commune 1- À la recherche de Lavalette*, Delcourt, 2017.



La Commune

DANS CE NUMÉRO

Édito : Tous ensemble . 02
Parcours du 18 mars 2018 . 03

Histoire

Augustin Avrial, syndicaliste, communard et inventeur . 04
La commune des Arts et la Fédération des artistes . 08

Notre association

Louise Michel, (re)bienvenue en Provence . 11
Paris : *Le Rendez-vous du 18 mars* dans une école du XIII^e . 13
Les Ami.e.s du Doubs célèbrent Courbet . 14
Le comité creusois voit le jour . 15
Marseille : à la mémoire de Gaston Crémieux . 16
Dieppe honore la Commune . 17
Des nouvelles du Berry . 18
Paris : soirée d'Histoire dans le XIII^e . 19

Actualité

Hommage à Claude Willard . 20
Hommage à Eugène Kuntz . 26
Pour Jean-Claude Liebermann . 27

Culture

Charles Romain Capellaro . 28
Le sculpteur Émile Derré à Montmartre . 32

Lectures

Un hiver de Chien (Paris 1870-1871) . 34
Les Damnés de la Commune . 35

La pièce, *La Commune de Paris-Le rendez-vous du 18 mars*, filmée lors de la fête de l'Humanité 2017 sous le chapiteau de l'espace « Théâtre vivant » », est visible sur le site de notre association dans la rubrique Pour connaître la Commune/ les spectacles : <http://commune1871.org/?Les-spectacles-556> et sur YouTube : https://youtu.be/fWk7IUg9H_Q

Directrice de la publication : Claudine Rey.

Ont participé à ce numéro : Nelly Bault, Françoise Bazire, Georges Beisson, Gérard Blancheteau, Michel Boutelier, bureau du Comité Berry, bureau du Comité creusois, Eugénie Dubreuil, Jean-Philippe Faille, Jean-Louis Guglielmi, Alain Jeannin, Michel Kadouch, Marc Lagana, Paul Lidsky, Roger Martelli, Michel Pinglaut, Michel Puzelat, Joël Ragonneau, Aline Raimbault, Claudine Rey, Jean-Louis Robert, Danielle Tartakowsky.

Coordination : Michèle Camus, Michel Puzelat · **Graphisme et iconographie** : Alain Frappier **Impression** : Imprimerie Maugein · **ISSN** : 1142 4524

Le prochain bulletin (74) paraîtra en avril 2018. Faire parvenir vos articles avant le 28 février 2018.



LES AMIS ET AMIS DE LA

Commune de Paris 1871

46 RUE DES CINQ-DIAMANTS 75013 PARIS · TEL : 01 45 81 60 54 · FAX : 01 45 81 47 91
courriel : amis@commune1871.org | site internet : commune1871.org

Ouvert du lundi au vendredi de 14 h à 17 h · Bibliothèque ouverte aux adhérents le mercredi de 14 h à 17 h (sur rendez-vous)